

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 21 [i.e. 22]

Artikel: Coumeint on p  o trait   on dzudzo d   voleur sein lo l  i der  
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184757>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

on râpait une prise de tabac, ce qui faisait un bruit aussi singulier que peu édifiant. Ces râpes, qui étaient venues de Strasbourg en 1690, portaient le nom de *grivoises*, parce que les *grivois* (soldats) en faisaient grand usage.

UN DRAME DANS LA NEIGE

II

Il y avait à un kilomètre de l'habitation de grands marais, entrecoupés de fossés, de sources qui ne gelaient pas, et quelques mares. Comme le disait mon jeune ami, il y avait à penser qu'il ferait bonne chasse, surtout vers le soir. Louise déclara qu'elle voulait accompagner Georges. J'obtins qu'elle n'irait pas le matin mais seulement l'après-midi.

Vers onze heures, Georges était de retour avec deux sarcelles et un peu de menu gibier.

Nous déjeunâmes bien gaiement. Louise, dans la prévision de son bonheur, était gaie comme une petite folle.

Plus jamais elle ne devait rire de la sorte. Hélas ! ils partirent l'un et l'autre. Tout à coup le ciel se ternit, la gelée ne tint plus, et de nouveaux flocons de neige se mirent à tourbillonner dans l'air.

Je les vois encore s'éloigner le fusil sur l'épaule.

— De la prudence ! leur criai-je.

Enfin, ma femme et moi nous les perdîmes de vue. Mais quelque peu après, j'entendis un coup de fusil. — Voilà les enfants qui s'amuse, disais-je à ma femme. Nous les appelions déjà nos enfants — Louise aura froid, ajoutait la mère. — Bah ! répondais-je en riant, est-ce que les amoureux ont jamais froid.

Vous voyez quel fut le prologue du drame. Vous voyez que jusqu'ici, il n'y a rien de bien noir. Deux enfants naissant à la vie, heureux d'aimer et d'être aimés : tels sont les acteurs.

Plusieurs fois dans l'après-dinée, malgré la neige qui assourdissait le son, nous entendîmes des coups de feu du côté du marais. Puis, nous n'y pensâmes plus, excepté à cause des vêtements chauds que nous avions préparés pour le retour. La neige cessa cependant quelque temps ; puis soudain elle retomba avec une intensité terrible. On y voyait pas à cent pas devant soi. Je comptais les voir rentrer à chaque moment. La nuit descendait : personnel ! Véritablement inquiet, je mis mes bottes et je me dirigeai vers les marais. Les chemins étaient effacés ; non-seulement on ne voyait aucune trace de pas, mais à 50 mètres on ne pouvait plus s'orienter.

Cette nuit blanche était plus terrible que la nuit noire. Plusieurs fois je fis résonner une corne de chasse que j'avais emportée à dessein. Aucun bruit, aucun cri ne répondit à mon appel. Une véritable angoisse s'empara de moi. J'ignorais où je marchais : la neige ne craquait plus, elle fonduait sous les pieds, le vent me jetait les flocons à la figure ; j'étais aveuglé, je trébuchais. Ne pouvant ainsi continuer mon investigation, je pris le parti de retourner à la maison : pendant mon absence, ils seraient peut-être rentrés. Cette espérance me ranima, je fis volte-face. Je mis, je crois bien, une heure à retourner.

La pauvre mère était là, demandant sa fille. Qu'étaient devenus nos enfants ?

Un malheur était arrivé.

Je connaissais pied par pied ces marais vers lesquels ils avaient dirigé leur chasse, et ces marais, entièrement recouverts de neige, n'étaient pas sans danger. Il y avait, dans l'étendue d'un kilomètre et demi, cinq ou six sources sans fond, qui étaient des abîmes, dont l'orifice se trouvait dissimulé par des herbes poussant à la surface. Dès qu'un poids lourd pesait sur ces surfaces, peu larges il est vrai, la masse s'enfonçait comme dans une vase mouvante. La neige dissimulait encore ces dangers. Nul doute, il y avait malheur !

Accompagné d'un domestique qui prit une lanterne sourde,

je me remis aussitôt en route. Une heure auparavant les chemins étaient méconnaissables, maintenant, ils étaient impraticables ; on avançait fort difficilement.

Pauvres enfants !

De temps à autre, nous écoutions : un silence sinistre régnait dans la campagne. La pluie fait du bruit en tombant ; la neige entasse couches sur couches, sans troubler le silence le plus absolu !

Presque perdus, le domestique et moi, dans ces plaines sans sentiers, nous nous arrêtâmes ; alors nous entendîmes un léger bruit de sonnettes. Nous nous dirigeâmes vers l'endroit d'où partait ce bruit. On distinguait une lumière ; c'était une charrette. Je m'informai, le voiturier n'avait rien vu. Le chemin que suivait la charrette m'orienta : nous étions sur une route de traverse qui séparait les terres fermes des terres marécageuses.

Allions-nous nous engager dans cette plaine d'eau et d'herbes ?

Soudain, j'entendis un hurlement plaintif. Le chien hurlait de cette voix terrible de l'animal en détresse. Les hurlements cessaient puis reprenaient plus cassés plus intelligibles. La bête semblait épuisée de lassitude. Nous avançâmes dans cette direction, enfonçant dans l'eau et dans les touffes de joncs, qui ça et là formaient comme des îlots. Je m'arrêtais pour écouter : plus rien ! Toute plainte paraissait avoir cessé.

J'avais toujours. Enfin, j'entendis une respiration : je dirigeai la lanterne du côté d'où venait le bruit, mais je ne vis rien. Alors retentit un nouvel aboiement. Je m'élançai éperdu : c'était mon chien. Le pauvre animal était accroupi sur une masse blanche : c'était Louise, inanimée ! La bonne bête maintenait sa tête sur celle de sa maîtresse, et empêchait de la sorte la neige de la couvrir. La chaleur de son haleine faisait fondre les flocons à mesure qu'ils tombaient. Je soulevai ma chère enfant, dont les vêtements étaient en lambeaux. Il y avait eu lutte : le chien l'avait traînée une vingtaine de pas, pour l'arracher à la mort.

Sa tête retomba en arrière. Était-elle morte ? J'avais la main tellement glacée, que je n'osais la mettre sur son cœur, pour voir s'il battait. Je la pris dans mes bras, cherchant à réchauffer son visage.

Je dis au domestique de poursuivre ses investigations et que je retournerais seul. Le chien me suivit. Après une marche si longue avec un tel fardeau, je retrouvai la charrette qui nous transporta à la maison.

J'étais anéanti.

(A suivre.)

Coumeint on pào traità on dzudzo dè voleur sein lo lài derè.

On vilho renitant avai dü parètrè dévant lo dzudzo, nè mè rassovigno pas porquî, mà tantîa que fe d'obedzi dè payi l'ameinda, que cein sè montàvè bo et bin à quinzè batz, vilhe mounia. Adon l'arâi faillu vairè noutro coo, quand lo gratta papâi et lo dzudzo lài desiront que l'avai too et que l'étâi condanâ, li que sè sarâi prâo trossâ onna tsamba se y'avâi z'u 'na rapa dedein. Et pi la vergogne dè sè vairè pè la leinga dâi dzeins ! L'étâi prêt à châtâ dè colère ; la tэта lài canfaràvè et sè mette à lè z'einsurtâ ein lão deseint que l'étâi onna caïenéri dè lo fère payi, que ne dèvessâi rein, que faillâi tsandzi la justice, qu'étâi tota corba ; enfin quiet ! ne sè pas que ne lão dese pas !

— Mà fédè atteinchon, que lài fe lo dzudzo, sein-no petétrè dâi voleu ?

— Ah ! mousu lo dzudzo, que repond l'autro, lo mot est frou, mà n'est pas mè que l'é de, et cein que vo ditè, l'est la vretâ.

Et traça frou.

Le colonel X. est un homme très droit, et qui tient, avant tout, à faire observer le règlement.

Un matin, il fume sa cigarette à sa fenêtre et voit, dans la cour de la caserne, un capitaine qui se dispose à sortir.

Il le regarde attentivement, et s'aperçoit que, contrairement à l'ordre de la place, cet officier n'a pas le sabre au côté.

— Capitaine, s'écrie-t-il, veuillez monter un instant !

Le capitaine obtempère, et devinant le motif pour lequel il est ainsi appelé, s'empresse de prendre un sabre au poste du rez-de-chaussée, au bas même de l'escalier du colonel, sous l'avancée de son balcon. Puis, il se présente en souriant.

L'officier supérieur le regarde avec attention, et constate avec un certain étonnement que l'arme est bien réglementairement accrochée au ceinturon de son subordonné.

— Ah, capitaine, dit-il pour expliquer l'invitation qu'il avait faite de monter, je voulais vous demander où en est... au fait, ce n'est pas très important, vous pouvez vous retirer...

Le capitaine redescend et remet le sabre où il l'a pris. Le colonel, qui était déjà revenu à sa fenêtre, le voit de nouveau, et se dit en se frottant les yeux :

— Ah ça, mais comment l'ai-je donc inspecté ! Il n'a pas le moindre sabre.

— Hé ! capitaine, un mot encore ! montez donc un instant !

Le capitaine prend le sabre au poste, remonte et salue son colonel.

Celui-ci écarquille les yeux, fixe bien son subordonné, et voit que le sabre est à sa place.

— Pardon, capitaine, balbutie-t-il. J'avais oublié de vous dire... mais, cela ne fait rien... Nous recauserons de cela la semaine prochaine. Au revoir !

Le capitaine redescend, et se débarrasse pour la seconde fois du sabre. Dans la cour, il se trouve sous le regard du colonel, qui avait en toute hâte appelé la colonelle, et lui disait tout bas :

— Vous voyez cet officier ?

— Oui, mon ami.

A-t-il un sabre ?

La colonelle ajuste son lorgnon.

— Non, il n'en a pas !

Le colonel brusquement :

— Eh bien, c'est ce qui vous trompe, il en a un !

Un monsieur qui, dans son langage, affectionne les formes du subjonctif, entre un jour chez un barbier qui, paraît-il, n'a pas étudié jusqu'au bout Noël et Chapsal.

— J'aimerais, dit le premier, que vous me coupassiez les cheveux.

— Apprenez, répond l'artiste capillaire, d'un ton fâché, qu'ici on coupe les cheveux aussi proprement qu'ailleurs et qu'on ne les *coupatse* pas !

Un sot, plein de vanité, disait un jour :

— Moi, quand je dis une bêtise, je suis toujours le premier à en rire.

— Oh ! alors, lui dit quelqu'un, vous êtes digne d'envie, car vous devez souvent vous amuser.

Un de nos voisins conseillait à un père de famille de ne pas marier son fils sitôt et d'attendre qu'il fût plus sage, plus raisonnable.

— Parbleu oui, répondit-il ; si Jaques devient sage, il ne se mariera jamais.

Un M. Durand devient veuf. Il élève à sa femme un mausolée respectable avec cette inscription :

M. Durand à Madame Durand.

Puis la douleur s'apaise, M. Durand se remarie, redevient très heureux et redevient veuf. Alors, sans doubler le tombeau, il fait corriger simplement l'épitaphe :

M. Durand à Mesdames Durand.

N'est-ce pas bien joli, bien conjugal, bien économique ?

Les gamins font quelquefois de ces questions très embarrassantes. Nous nous trouvions chez M^{me} R..., qui revenait du sermon avec sa petite fille, âgée de 9 ans.

— Maman, pourquoi qu'on ne travaille pas le dimanche comme les autres jours ?

— Parce que le bon Dieu s'est reposé ce jour-là.

— Maman, alors, après s'être reposé le dimanche, qu'a-t-il fait le lendemain, lundi ?

La maman, ne trouvant rien à répondre, est allée se mettre à la fenêtre.

Un journal résume ainsi les tendances de la mode actuelle :

« Nos dames, dit-il, ont le goût des modes gênantes, puisqu'elles ont inventé ou ressuscité les robes trop étroites pour marcher, les traînes trop longues pour qu'on puisse éviter de marcher dessus, les cols trop hauts pour tourner la tête, les poches trop basses pour y mettre la main soi-même, les talons trop hauts pour pouvoir marcher sans trébucher, les nœuds placés de manière à empêcher de s'asseoir. »

On trouve dans un vieux livre persan la maxime suivante :

Celui qui n'a pas de fortune n'a pas de crédit ;

Celui qui n'a pas une femme soumise n'a pas de repos ;

Celui qui n'a pas d'enfants n'a pas de force ;

Celui qui n'a point de parents n'a point d'appui.

Mais celui qui n'a rien de tout cela vit exempt de soucis.

L. MONNET.